Compte-rendu : Toulouse. Théâtre du Capitole, le 20 juin 2013. Giuseppe Verdi (1843-1901) : Don Carlo. Mise en scène de Nicolas Joël. Direction musicale: Maurizio Benini.



Le Capitole présente pour sa fin de saison opératique l'une des productions les plus accomplies de son histoire. Déjà en 2005, il n'y avait eu presque que des louanges. Cette année, un pas de plus est franchi, avec une distribution … proche de l'idéal.

Le Don Carlo du ténor Dimitri Pittas est passionnant alors que le rôle est plein d'ambiguïtés vocales. Le timbre très clair permet de camper la jeunesse du personnage. La puissance vocale l'autorise à passer admirablement dans les ensembles grâce à un habile placement de voix. Le jeu scénique suggère l'inhibition dont souffre le jeune Infant, sa crainte face à son père, sa fragilité devant son amour dévorant pour Elisabetta. L'évolution du personnage est passionnante avec un pauvre amoureux déçu et un fils castré au premier acte. Puis

dans le duo avec Elisabetta, il explose de déception amoureuse et arrive à exprimer ses sentiments jusque dans son malaise hystérique. Enfin la sublimation de l'amour auquel il se contraint au dernier tableau est rendue crédible par la franchise de l'émission et la classe de la ligne de chant, parfaitement assortie aux courbes vocales d'Elisabetta.

Le Capitole affiche un Don Carlo de rêve …

Le couple qu'il forme avec **Tamar Iveri** est très crédible dans le jeu scénique et les voix sont magnifiquement assorties. La voix ronde et chaude de Tamar Iveri, sa capacité de nuances, l'égalité des registres et la variété de ses couleurs vocales font merveille. Le recherche de maîtrise de soi, comme la fierté face à son époux violent font d'elle une reine admirable, certes victime de son destin, mais consciente des événements. Le duo final de l'opéra, après un « Tu che le vanità » absolument magnifique de ligne et d'équilibre des registres, est un pur moment de grâce.
Certes l'abandon de l'acte de Fontainebleau nous a privé de leur premier duo, mais ce couple d'amoureux obligé de se refugier dans la sublimation est particulièrement touchant : il domine l'action. Les relations tant vocales que scéniques entretenues par le rôle titre avec Posa et Philippe comme Eboli sont également parfaitement équilibrées et crédibles. Avec un magnifique Don Carlo, un des principaux écueils de cet opéra complexe est dépassé. Le drame fonctionne à merveille. Don Carlo au centre des relations permet à la dramaturgie de dérouler le drame.
Le Posa de Christian Gerhaher appartient à la lignée des grands diseurs capables de donner sens au texte et à l'éthique du personnage. La voix est agréablement timbrée et de volume

confortable, la ligne de chant soignée ; le raffinement vocal serait tout à fait complet si tous les trilles étaient soigneusement réalisés. La force morale du personnage s'impose par un charisme scénique et vocal passionnants. Cette prise de rôle est un grand succès.
Le roi Philippe peut compter lui aussi sur un immense artiste. **Roberto Scandiuzzi** a une vraie voix de basse, son autorité est indiscutable, et la leçon de chant ému de sa grande scène convainc comme déjà en 2005. Le lamento de la prison après la mort de Posa, qui sera repris par Verdi pour le Lacrymosa du Requiem, est magnifiquement lancé par sa voix d'airain.

Pour Eboli, le Capitole a choisi deux cantatrices. **Christine Goerke** lors de la soirée du 20, ne nous a pas convaincu dans la chanson du voile, ni vocalement, ni scéniquement. Il ne s'agit après tout qu'un air décoratif. Par la suite et dès le trio avec Elisabetta et Posa, elle se révèle actrice subtile comme chanteuse passionnante. Dans le trio avec Carlo et Posa elle explose véritablement comme une bombe de passion, avec une voix de falcon puissante et équilibrée sur tous les registres. Elle domine le trio de manière sidérante. Dans sa scène avec Elisabetta, le remord la submerge et son « O don fatale » est … cataclysmique. Torrent de passion reposant sur une vocalité sans faille, il laisse le public abasourdi.
Il reste à évoquer **le Grand Inquisiteur de Kristinn Sigmundsson** dont le timbre ingrat et la voix sonore, donnent pourtant corps à la violence sinistre du rôle. Les autres rôles sont tous admirablement distribués avec le même soin que les premiers rôles. Une mention particulière pour l'émotion alliée à la beauté du chant chez les députés Flamants lors de l'Autodafé.
A chaque instant, le chœur du Capitole fait honneur à la riche partition verdienne. Le travail d'Alfonso Caiani a porté ce chœur au sommet des maisons d'opéra.
La direction de Maurizio Benini est celle d'un grand verdien. Les tempi sont assez rapides et certaines phrases sont ciselées avec une pointe de maniérisme. Le drame avance et

jamais le temps ne semble long. Il faut dire combien un travail en profondeur est possible avec un orchestre du Capitole en très grande forme, capable de nuances et de couleurs rares.
La mise en scène de Nicolas Joël est sobre, l'époque est respectée sans transposition. Les décors d'Ezio Frigerio jouent habilement avec l'exiguïté de la scène, créant un spectaculaire sentiment d'écrasement des personnages comme du public du parterre avec une énorme Christ en croix suspendu au ciel. Les costumes de Franca Squarciapino sont absolument somptueux, offrant un peu de luxe dans l'austère cour de Philippe II.

Toulouse. Théâtre du Capitole, le 20 juin 2013. Giuseppe Verdi (1843-1901) : Don Carlo, opéra en quatre actes, version de 1884 créée à Milan. Nicolas Joel : Mise en scène ; Stéphane Roche : réalisation de la mise en scène ; Ezio Frigerio : Décors ; Franca Squarciapino : costumes ; Vinicio Cheli : Lumières ; Avec, Dimitri Pittas : Don Carlo ; Roberto Scandiuzzi : Philippe II ; Christian Gerhaher : Rodrigo, marquis de Posa ; Kristinn Sigmundsson : Le Grand Inquisiteur ; Jordan Bisch : Un moine ; Tamar Iveri : Élisabeth de Valois ; Christine Goerke : La Princesse Eboli ; Daphné Touchais : Tebaldo ; Alfredo Poesina : Le Comte de Lerme; Dongjin Ahn : Un héraut royal ; Julia Novikova : Une voix céleste; Orchestre National du Capitole de Toulouse; Choeurs du Capitole, direction : Alfonso Caiani ; Maurizio Benini, Direction musicale.

Illustration : David Herrero

Compte-rendu : Toulouse, Halle-aux-grains. 18 juin 2013. Claude Debussy (1862-1918) ; Johannes Brahms (1833-1897) ; Karol Szymanowski (1882-1937) ; Krystian Zimerman, piano



Krystian Zimerman est unique, musicien d'exception, artiste rare, incontournable. Chaque rencontre avec le pianiste polonais est inoubliable. Le souvenir de son récital Chopin en 2010 encore présent et les regrets liés à son annulation l'an dernier, sont responsables de l'attente émue du public toulousain.
Dès le grand prix du concours Chopin de Varsovie qu'il a gagné en 1975, les plus grands chefs et orchestres l'ont réclamé et avec sagesse, le pianiste prodige a gardé une éthique des plus hautes. Certains le trouve trop exigeant, soit. Reconnaissons une nouvelle fois que la manière dont il construit son récital et dont il offre au public sa conception de la musique, nous laisse sans voix. Il a la particularité de se présenter en scène avec son piano personnel, accordé par ses soins. Il souhaite maitriser tout ce qui peut faire obstacle entre la musique et son public. Le programme de ce soir a été changé en dernière minute. Nous avons perdu Beethoven pour … amplifier l'univers de Debussy : chaque partie de concert a débuté par des oeuvres de Claude de France.

Avec Zimerman, le piano de Debussy est large et profond. C'est comme si sous les doigts du pianiste un livre s'ouvrait d'abord classiquement à plat puis développait la troisième dimension. Par un son coloré, riche et des nuances d'une souplesse admirable, un voyage dans le pays des rêves s'initie. Ces trois estampes, écrites après Pelléas sont des tableaux rêvés. La Chine de « pagodes », l'Espagne de la « soirée dans Grenade » et surtout les gouttes d'eau de « jardin sous la pluie » deviennent, avec un interprète si puissamment poète, des voyages dans l'espace et le temps. Impossible d'analyser une telle interprétation qui relève d'une puissance d'évocation rare, tant les sons et les couleurs se répondent.

Il est plus facile d'évoquer les moyens pianistiques immenses dans la deuxième Sonate du jeune Brahms, dont la fougue juvénile exige de recréer des sonorités orchestrales. Krystian Zimerman empoigne la partition à bras le corps, tonne, fulmine et fond de tendresse, détaille des traits dans un staccato infernal ou chante avec un légato de diva romantique. Les couleurs sont d'une richesse inhabituelle et les nuances vont du murmure au grondement de fin du monde. Le camaïeu d'émotions amoureuses variées contenu dans cette partition, n'a jamais été aussi évident. Il s'agit bien d'une sonate en forme de déclaration d'amour. Qui doutera après une telle interprétation que Brahms était épris à la folie de Clara Schumann ?

En deuxième, partie le livre 1 des préludes de Debussy a permis de retrouver le piano impressionniste, lyrique et plein d'humour de Krystian Zimerman. L'ampleur sonore de Debussy ainsi interprété pourra surprendre. De nouveau, les images se développent en trois démentions pour notre plus grand plaisir ! Impossible de résister et le voyage reprend de plus belle avec en apothéose les profondeurs abyssales de la « cathédrale engloutie ». Les plans sonores se superposent de manière à créer un vertige. L'eau, la lumière, le lointain et le tout proche deviennent palpables. Quelle beautés dans ces sonorités riches osant aller jusqu'à la saturation (quels magnifiques

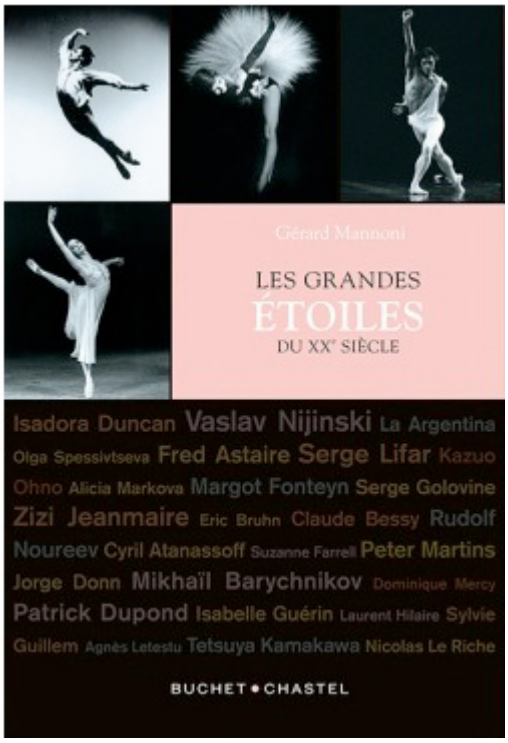
graves !). Debussy est offert en relief et perspectives comme rarement.
Karol Szymanowski prendra-t-il la place dans nos concerts comme il le mérite ? Avec un interprète aussi délicat et raffiné que Zimerman : certainement. Les Préludes du Livre 1 sont des courtes pièces fragiles et plus subtiles que virtuoses. Karol Szymanowski était très jeune lorsqu'il les composa, le 8ème date de ses 14 ans. Mais la grâce de la jeunesse est parfaitement rendue par le délicat touché du pianiste.
Les variations sur un thème populaire polonais sont au contraire une œuvre de la maturité. Très abouties elle exigent des moyens pianistiques de grande virtuosité. Avec enthousiasme Krystian Zimerman s'empare de cette page pour en faire une longue sonate. La variété de l'inspiration, la richesse chromatique et les audaces demandées au pianiste dépassent les modèles de Liszt et Scriabine. Le panache avec lequel le pianiste termine les variations est spectaculaire. Mais tout du long, la beauté des phrasés et la richesse des sonorités a gardé une poésie ineffable jusque dans les moments les plus extravertis. Zimerman termine son récital sous les bravos nourris du public conquis. Il ne lui concède aucun bis, il avait tout donné et nul n'en a été déçu. Un artiste de ce format dépasse le cadre d'un simple récital. Il apporte bien d'avantage. Il crée une vraie rencontre.

Toulouse, Halle-aux-grains. 18 juin 2013. Claude Debussy (1862-1918) : Estampes, Six préludes du livre 1 ; Johannes Brahms (1833-1897) ; Sonate n°2, en fa dièse mineur, op. 2 ; Karol Szymanowski (1882-1937) : Préludes n°1, 2 et 8, op. 1 ; Variations sur un thème populaire polonais, en si mineur, op. 10. Krystian Zimerman, piano.

Livres. Les Grandes Étoiles du XXème siècle (Buchet Chastel)

Livres. Les Grandes Étoiles du XXème siècle (Buchet Chastel). La vie d'une » étoile » de la danse (le terme a été créé pendant l'occupation par Serge Lifar), au sommet de ses possibilités, ne dure guère plus de 30 ans : c'est un papillon magnifique qui transcende l'instant avec cette habile combinaison entre haute technicité, style, élégance, et parfois une puissante expressivité celle plus rare, d'un vrai tempérament tragique ou pathétique. Les rôles des ballets romantiques surtout offrent en effet des possibilités réelles pour les danseurs qui sont aussi acteurs.

Les grandes étoiles du XXe siècle. Gérard Mannoni



Voici donc le trop court portrait de 50 artistes mémorables ayant marqué l'histoire de la danse au XXème siècle soit par le seul pouvoir de leur interprétation soit aussi comme maîtres de ballet et comme chorégraphes… Tous, russes, français, britanniques, italiens… ont ébloui sur la scène du monde chorégraphique à la Scala de Milan, au Royal ballet de Londres, au Palais Garnier et à Bastille à Paris… Pour chaque hommage évocation, comportant le portrait photographique des intéressés, l'auteur retrace les principales étapes de sa vie et de sa carrière, tout en analysant les spécificités de son art.

Parmi les anciens, souvent devenus légendaires : Carlotta Zambelli née en 1875, qui bissait avec quel éclat, les

pizziccati de Sylvia, sommet de la musique chorégraphique et romantique française signée Delibes ; Isadora Duncan née en 1877, pionnière absolue d'une modernité dont sont redevables aussi Loïe Fuller, Martha Graham… ; les divinités russes Pavlova, surtout Karsavina née en 1885 (muse poétique qui fit la grandeur des Ballets Russes de Diaghilev) ; mais aussi les hommes eux aussi acteurs d'une modernité encore admirable, souvent danseurs ET chorégraphes tel Vaslav Nijinski (né en 1889 dont la carrière fut aussi brêve que génial, entre autres au sein des Ballets Russes…) ; Fred Astaire (né en 1899 : un dieu plus du cinéma que de la danse classique mais adulé des grands du XXè tel Roland Petit); les anglais racés élégantissimes Anton Dolin (né en 1904) ou Anthony Dowell (née en 1943, le partenaire de Noureev dans le film Valentino); Serge Lifar (1905-1986) qui choisi par Rouché en 1930, assura à Paris, la gloire toujours vacillante du Ballet parisien pendant l'occupation ; ce sont évidemment les Russes triomphants comme Noureev ou Barychnikov… sans omettre Yvette Chauviré, Margot Fonteyn, et plus proches de nous encore, Patrick Dupont né 1959 (et sa carrière fulgurante écourtée), Charles Jude, Agnès Letestu, Elizabeth Platel, Laurent Hilaire, Nicolas Le Riche … c'est à dire les plus grand danseurs solistes du ballet de l'Opéra de Paris. Même si la place manque toujours pour un panthéon aussi abondant en stars et étoiles, il est inimaginable qu'une danseuse de l'importance de Marie-Agnès Gillot ne figure pas ici. Un autre volume s'impose évidemment tant celui ci, écrit par un passionné accessible de la danse classique, stimule l'imaginaire et suscite l'envie d'en connaître davantage sur chaque interprète ainsi évoqué. Publication incontournable.

Liste exhaustive des artistes présents, par ordre d'apparition (et de date de naissance) dans le livre : Carlotta Zambelli – Isadora Duncan – Anna Pavlova – Tamara Karsavina – Vaslav Nijinski – La Argentina – Olga Spessivtseva – Fred Astaire – Anton Dolin – Serge Lifar – Kazuo Ohno – Galina Oulanova – Alicia Markova – Yvette Chauviré. – Margot Fonteyn – Rosella

Hightower – Alicia Alonso – Serge Golovine – Zizi Jeanmaire – Maïa Plissetskaïa – Eric Bruhn – Claude Bessy – Antonio Gades – Carla Fracci – Rudolf Noureev – Natalia Makarova – Vladimir Vassiliev – Cyril Atanassoff – Ghislaine Thesmar – Anthony Dowell – Noëlla Pontois – Suzanne Farrell – Peter Martins – Jorge Donn – Mikhaïl Barychnikov – Dominique Mercy – Charles Jude – Elisabeth Platel – Patrick Dupond – Isabelle Guérin – Laurent Hilaire – Alessandra Ferri – Manuel Legris – Sylvie Guillem – Julio Bocca – José Martinez – Agnès Letestu – Tetsuya Kamakawa – Nicolas Le Riche – Uliana Lopatkina – Aurélie Dupont – Roberto Bolle – Svetlana Zakharova

Livres. Les Grandes Étoiles du XXème siècle (Buchet Chastel). Série : Les Grands Interprètes. Date de parution : 16 janvier 2014. Format :14 x 20,5 cm, 360 p., 23.00 €. ISBN 978-2-283-02713-4

Compte-rendu : Paris. Théâtre des Champs-Elysées, le 20 juin 2013. Fauré : Pénélope. Roberto Alagna, Anna Caterina Antonacci … Chœur et Orchestre Lamoureux. Fayçal Karoui, direction



Il fallait bien recourir à deux « superstars » lyriques comme Roberto Alagna et Anna Caterina Antonacci, pour faire salle comble avec Pénélope de Gabriel Fauré. Deuxième tentative opératique du compositeur, l'œuvre entrée en 1913 au répertoire du Théâtre des Champs-Elysées avait toute sa place pour cette saison centenaire 2012-2013 qui touche à sa fin. Elle aura pourtant connu moins d'une dizaine de représentations dans toute son histoire et bénéficié de seulement deux enregistrements : l'un en live par Ingelbrecht avec Régine Crespin (1956), l'autre en studio par Charles Dutoit avec Jessye Norman (1980).

Pénélope, rare et ensorcelante …

Le succès mitigé de cet opéra peut s'expliquer de plusieurs manières : le livret de René Fauchois plat et mal construit ; une partition de Fauré, elle aussi peu théâtrale, loin du style habituel du compositeur et encore plus éloignée de ce qui se faisait de plus moderne à l'époque pour rester à la postérité. La musique, il faut bien l'avouer, n'est pas des plus séduisantes. Elle fonctionne plutôt en longs tableaux diluant une même ambiance, sans contrastes forts ni arrêtes saillantes, avec des couleurs orchestrales qui évoquent des tons pastels… Tandis que l'écriture vocale et la prosodie

restent assez plats. Néanmoins, en dehors de son intérêt purement « historique », sa richesse harmonique comme la beauté de plusieurs de ses pages – notamment aux actes II et III – en font une œuvre à ne pas négliger.
Les quelques faiblesses de la partition ont d'ailleurs été accentuées par l'interprétation peu frémissante de Fayçal Karoui. Le chef semble pourtant vouloir insuffler de l'énergie à l'Orchestre Lamoureux – dont le niveau est, au demeurant, tout à fait respectable – mais la mayonnaise ne prend pas et laisse une impression assez molle de l'ensemble, sauf lors de quelques passages brillants.
Avec un plateau vocal aussi luxueux, cette interprétation fera certainement date dans la (courte) histoire discographique de l'opéra. Habituée aux héroïnes plus ardentes, Anna Caterina Antonacci est parvenue à insuffler au rôle de Pénélope la vigueur et la passion qui lui fait parfois défaut. La tessiture et la vocalité du rôle lui convenaient à merveille, laissant libre court à son talent de tragédienne. Quant à Roberto Alagna, son aisance et son charisme en font un Ulysse lumineux, solaire… irrésistible.
L'opéra ne comporte pas de véritable de second rôle, hormis peut-être le berger Eumée, incarné par Vincent Le Texier dont la voix ample très engorgée semblait en décalage dans ce répertoire.
Pénélope n'est pas une œuvre qui se livre aisément, elle dévoile ses charmes progressivement, à force de persévérance. Malheureusement, si le spectacle a été enregistré par le Théâtre, aucune diffusion n'est prévue pour l'instant, alors que cette œuvre mérite un véritable coup de projecteur et une visibilité digne de ce nom.

Paris. Théâtre des Champs-Elysées, le 20 juin 2013. Fauré, Pénélope. Roberto Alagna, Anna Caterina Antonacci, Vincent Le Texier, Edwin Crossley-Mercer, Marina de Liso, Julien Behr, Sophie Pondjiclis, Jérémy Duffau, Khatouna Gadelia, Marc Labonette et Antonin Rondepierre. Chœur Lamoureux, direction Patrick Marco. Orchestre Lamoureux, direction Fayçal Karoui.
Illustration : Anna Caterina Antonacci (DR)

Compte-rendu : Versailles. Galerie des Glaces, 19 juin 2013. Marie-Nicole Lemieux : récital « Furia ». Ensemble Matheus, Jean-Christophe Spinosi, direction musicale.



Dans le cadre de son festival d'été consacré cette année aux Voix Royales, Château de Versailles spectacles a invité l'une des grandes voix du moment, la contralto Marie-Nicole Lemieux, en compagnie d'un ensemble déjà entendu à la Galerie des Glaces et avec lequel elle a beaucoup travaillé, l'ensemble Matheus.

Furia, la rencontre de la joie de vivre et de la folie

Pas de doute, Jean-Christophe Spinosi sait s'entourer et le

public est venu nombreux ce soir pour entendre cet ogre vocal qu'est Marie – Nicole Lemieux. Impressionnante dans Orlando Furioso en 2011, en compagnie du chef corse breton, ce récital nous promettait aussi bien par le casting que par le titre du programme : « Furia », des sensations fortes. Curieusement, ce n'est la terreur mais la joie de vivre que nous avons partagé sous les ors de la Galerie des Glaces.

Il faut dire que la disposition scénique rend tout mouvement difficile aussi bien au chef qu'à sa chanteuse, ce qui provoque de l'un comme de l'autre des crises de fou rire contagieuses. La hauteur de la scène compliquant également la direction pour le chef, obligé de se contorsionner pour être vu et voir ses musiciens. Enfin les conditions météorologiques ne facilitent en rien la relation entre la salle et la scène.

Face à ces difficultés matérielles, la complicité qui existe entre la diva, l'ensemble Matheus et leur chef, se transmet vers le public qui a pu ce soir, retrouver des artistes capables de briser les conventions parfois rigides des concerts de musique classique. La Galerie des Glaces, ce soir, a rayonné de ces plaisirs immédiats des fêtes royales, qui redonnent lumière et gourmandise au quotidien.

Le répertoire choisi a également facilité la bonne humeur : Rossini et Mozart pour l'essentiel… Du théâtre pour une dame qui aime et dévore la scène pour notre plus grand bonheur et qui ne fait qu'une bouchée des airs de Chérubin, avec une flûte impertinente et virtuose pour lui répondre et lui tenir tête. Des mélodies célèbrent de Rossini qui libèrent Marie – Nicole Lemieux de l'usage de la partition, tout comme le chef, avec la prise de risque que cela implique, auront donc fait de cette soirée, une belle performance où la générosité et la folie ont régné mais où évidemment des imprécisions ont pu se glisser dans l'interprétation.

Qu'importe, puisqu'au-delà du rire, émotion devenu bien rare sur scène, il y aura également eu un instant de pure magie

musicale, avec « Ombra mai fu » donné en bis. Orchestre et chanteuse, fusionnant en des couleurs et des nuances d'ombre et de feu, oscillant entre douceur et douleur, pour dire les tourments.

L'ovation finale, après trois bis dont deux totalement délirant, a sonné l'heure de la Furia… Celle qui fête et honore des artistes qui nous ont offert, en un lieu enchanteur, un concert orgiaque, d'une euphorie séduisante et magique.

Versailles. Galerie des Glaces, 19 juin 2013. Marie-Nicole Lemieux : Furia. Giaocchino Rossini (1792-1868) : Ouverture de la Pietra del paragone et « Quel dirmi oh dio » ; « Cruda Sorte », « Per lui che adoro » extraits de l'Italienne à Alger, Una voce poco fa » extrait du Barbier de Séville ; Joseph Haydn (1732-1809), ouverture d'Orlando Paladino ; Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791), « Voi che Sapete », « Non so piu cosa son ». Marie-Nicole Lemieux, contralto. Ensemble Matheus, Jean-Christophe Spinosi, direction musicale.

Compte-rendu : Bordeaux. Opéra National de Bordeaux, le 9 juin 2013. Mozart : La Flûte Enchantée. Julien Behr, Olga Pudova… Orch. National

Bordeaux Aquitaine. Jurjen Hempel, direction. Laura Scozzi, mise en scène.



L'Opéra National de Bordeaux clôt sa saison lyrique 2012-2013 avec la reprise de **La Flûte Enchantée de 2010,** signée Laura Scozzi. La transposition insolente, interventionniste voire irrévérencieuse est pourtant une réussite incontestable. D'un point de vue purement théâtral, voici une comédie convaincante : d'une fraîcheur, d'un piquant, d'une actualité indéniables.

Flûte pleine d'humour …

Les superbes décors de Natacha Le Guen de Kerneizon n'y sont pour rien. L'action se déroule dans les vallées et montagnes des Alpes autrichiennes, dirait-on. La réalisation est cohénte et bien pensée, et le sens de la comédie est surtout magnifié.

Ainsi nous avons droit à trois dames en chaleur, une Reine de la Nuit ivrogne, un Sarastro joueur de golf, une piscine, un hélicoptère… le tout composant une certaine fantaisie mozartienne plutôt décalée, vécue autrement. La mise en scène glaciale se chauffe grâce aux rires et sourires des spectateurs. La divertissante bataille des sexes au ski décontractée et bebette se déroule sur les planches.
Si les yeux et l'intellect sont stimulés par la mise en scène, l'oreille l'est de même par la belle implication des chanteurs. Lors de notre visite (la reprise a deux distributions en alternance), Tamino est interprété par Julien Behr. Le jeune ténor chante son lied du 1er acte avec une certaine qualité nostalgique d'une tendre beauté. Très vite, il rayonne grâce à son enthousiasme et les modulations sensibles de sa voix. Olga Pudova dans le rôle de la Reine de la Nuit fait preuve également d'une étonnante sensibilité. À cela s'ajoutent une coloratura impressionnante, une facilité dans le suraigu irréprochable, un timbre vocal d'une beauté et d'une chaleur particulières.

Melody Moore en Pamina a le chant solide. Sa voix est d'une richesse qui a tendance à aller vers le grave. Dans ce sens, elle paraît avoir plus de caractère que de souplesse, ce qui contraste un peu avec le personnage et la mise en scène, très comique. Le Papageno de **Florian Sempey** a également une tendance vers le grave. Sa voix est sombre comme elle est puissante, mais réussit à alléger sa prestation avec un excellent jeu d'acteur. **Wenwei Zhang** fait, quant à lui, un Sarastro avec un registre grave puissant et d'une noble beauté. Il se projette et s'impose sans effort apparent et touche par les nuances chaleureuses de son chant.

Les rôles secondaires se distinguent de la même façon. En particulier l**es trois dames d'Eve Christophe-Fontana, Caroline Fèvre et Gaëlle Mallada**, coquettes et désinvoltes, ainsi que le Monostatos de **Cyril Auvity**, d'un chant presque trop beau pour son personnage méchant. Mention spéciale pour les 3

garçons interprétés par trois sopranos (Morgane Collomb, Laura Jarrell et Bridget Bevan) au bel investissement.

L'Orchestre National Bordeaux Aquitaine dirigé par Jurjen Hempel est d'une réactivité trépidante. Si les tempis sont parfois arbitraires et l'équilibre pas toujours évident, la prestation est dans les lignes générales, d'une grande beauté, notamment la prestation des vents très élégante. Une Flûte hivernale au printemps bordelais qui fait tant rigoler, et qui inspire autant de sourires que d'applaudissements. À l'affiche jusqu'au 10 juin 2013 à l'Opéra National de Bordeaux.

Bordeaux. Opéra National de Bordeaux, le 9 juin 2013. Mozart : La Flûte Enchantée. Julien Behr, Olga Pudova, Wenwei Zhang… Orchestre National Bordeaux Aquitaine. Jurjen Hempel, direction. Laura Scozzi, mise en scène.

Compte-rendu : Liège. Opéra Royal de Wallonie, le 7 juin 2013. Grétry: Guillaume Tell, 1791. Marc Laho (Guillaume Tell), Anne-Catherine Gillet (Madame Tell)… Claudio Scimone, direction. Stefano

Mazzonis di Pralafera, mise en scène.



Paris, 1791 : la France Républicaine retrouve l'inusable mélodiste Grétry qui associé au dramaturge Sedaine met en musique la légende du héros suisse, révolté patriote : Guillaume Tell. Il est évident qu'ici les vertus du peuple, plein acteur de son destin et mené par le libertaire Tell, sont clairement célébrées : contre la barbarie d'un pouvoir abusif et despotique, l'arbalètrier prodigieux en osant défier l'autorité de Guesler (l'Autrichien honni) sème le vent de la révolution et permet au bon peuple suisse, opprimé mais solidaire, de trouver les voies de son émancipation.

Au début de l'opéra, nous assistons à la noce rustique entre la fille Tell (Marie) et le fils du Bailly (Melktal fils), heureuse idylle qui rapproche les classes différentes ; puis l'action se précipite et sombre dans le cynisme froid du tyran local avant que Guilaume Tell, vainqueur de l'épreuve qui devait l'humilier, ne soulève tous les cantons derrière lui pour destituer le despote satanique : le choeur final célébrant la liberté des patriotes souligne assez le vrai sujet de l'ouvrage de Grétry: la liberté du peuple contre le pouvoir despotique (anticipation par son sujet et aussi par certains éléments formels et musicaux de … Fidelio de Beethoven ?).
Nous sommes bien loin des galanteries aimables du Grétry versaillais propre aux années 1780, quand il servait encore la Cour de France, comme favori de Marie-Antoinette, avec les opéras tels surtout La Caravane du Caire (1783), ou Richard coeur de Lion (1784) … Avec le changement de régime et la Révolution, Grétry sait se renouveler ; il fait encore évoluer

le genre opéra comique vers … l'opéra patriotique et républicain. De fait, sa science des chansons courtes et facilement mémorisables (la chanson de Roland à Roncevaux au III) dont le principe ont tant oeuvré pour le rendre définitivement populaire, une nouvelle unité dramatique qui enchaîne les tableaux avec un réel sens du rythme et de la gradation expressive … tout cela souligne les qualités d'une écriture lyrique assurée et mûre qui impressionne Mozart, voire annonce donc, d'une certaine manière Fidelio de Beethoven, sans omettre les ensembles d'un Rossini.
Certes la mise en scène présentée à Liège (conçue par le directeur des lieux, Stefano Mazzonis di Pralafera) regarde du côté des théâtres et tréteaux de la Foire dont les effets de machineries d'époque (changements à vue) sont idéalement rétablis ; où la parodie et la déclamation grandiloquente semblent faire le procès des sujets d'actualité et des genres passés de mode, selon une approche mordante voire loufoque bienvenue ; précisément aussi, aborde avec une fausse légèreté, les évocations très couleurs locales, d'une Suisse légendaire … Mais tout cela n'empêche pas, non sans raison, la profondeur et la gravité d'une tragédie franche, plutôt intensément menée. Les tableaux collectifs (fin du I), puis le grand air de Madame Tell (d'un véritable souffle pathétique, d'une grandeur grecque : n'oublions pas que Grétry fut capable de commettre Andromaque, vrai tableau grandiose et » sévère » à la façon néoantique) convoquent aussi le genre tragique et même saisissant le mieux tissé : le choeur des partisans, jurant de démettre le tyran Guesler est aussi un grand moment : c'est soudainement le peuple de la Révolution française qui surgit sur les planches sous l'inspiration du citoyen Grétry.

Le Guillaume Tell du citoyen Grétry

L’opéra vrai grand succès de la France républicaine, est même repris jusqu’en 1828 à Paris, influençant certainement le Guillaume Tell de Rossini, créé à l’Opéra de Paris l’année suivante (1829) qui y fixe les règles et vertus du grand genre lyrique français : c’est dire la valeur de la partition ainsi dévoilée à Liège, nouveau jalon mémorable en cette année du Bicentenaire de sa mort (1813). La preuve est même donnée que Rossini réutilise le premier motif poursuivant l’ouverture (la mélodie énoncée par la clarinette puis sa reprise en coulisse) de Grétry, base du grand choeur final de son Guillaume Tell.
Voici donc le Grétry mûr et maître de ses effets, qui à 50 ans en 1791 démontre sa capacité à renouveler les règles lyriques et théâtrales. En dépît des dialogues (finalement courts) et des récits parlés, l’unité et la cohérence du drame, l’enchaînement des épisodes relèvent d’une pensée globale assez saisissante voire singulière : contrairement à Rossini qui pourtant sait développer et approfondir en airs impressionnants, le profil des protagonistes, Grétry comme frappé par l’essentiel et la concision, concentre l’intensité voire la violence expressive sur les femmes : à aucun moment chez Rossini, nous ne trouvons cette incandescence, telle qu’elle paraît dans l’air de déploration de Madame Tell en seconde partie ; même la fille Tell, Marie, se distingue aussi avec un relief spécifique. Ce sont des appuis majeurs pour la réussite du héros ; autant d’efficacité dramatique reste rare … elle rappelle évidemment la science des dispositions scéniques du peintre David, une décennie plus tôt, quand l’artiste créait ce style néoclassique adulé par Louis XVI sur le thème des Horaces par exemple… Voilà donc le dramaturge Grétry confirmé.
A Liège, la distribution est épatante pour un spectacle qui allie avec justesse le délire parodique, la tension héroïque, comme la gravité tragique : pas si facile pour les chanteurs de réaliser une telle alliance. Et la performance inspire **Anne-Catherine Gillet, Marc Laho** qui font un couple Tell très convaincant : la soprano réussit sa déclamation avec une vivacité souvent espiègle, trouvant le ton juste dans son

grand air d'imploration déjà cité, quand le ténor très en voix, articule son texte avec l'aplomb d'un acteur diseur, sachant projeter et nuancer avec d'autant plus de mérite qu'il n'a pas d'airs proprement dits à défendre tout au long de l'action. Tout cela préserve la vérité et la justesse d'un théâtre qui n'est pas que léger et badin comme il est écrit trop souvent : le lecteur de Jean-Jacques Rousseau dont il acheta la propriété à Ermenonville, l'amateur de philosophie, idéalement pénétré par l'esprit des Lumières et de la Raison, marqué aussi par l'épreuve que fut le décès de ses trois filles, n'a in fine rien d'un volage sans conscience ni engagement critique. Républicain, Grétry le devint ou le révéla par conviction ; c'est pourquoi ce Guillaume Tell somme toute assez tardif dans son oeuvre recueille la maîtrise liée aux nombreux ouvrages précédents, tout en développant sur un sujet révolutionnaire, une forme et un langage d'un nouveau genre. Le décoratif et le badin n'empêchent pas la vérité.

C'est cet élément déterminant qui frappe aujourd'hui et que la production liégeoise de juin 2013, outre ses délires scéniques, sait subtilement respecter (grâce à la qualité des chanteurs requis). Dans la fosse, le pétillant Claudio Scimone, octogénaire toujours en verve, distille sur instruments modernes, un Grétry définitivement indémodable, tendre, fraternel, toujours surprenant. Production à ne pas manquer, à l'affiche de l'Opéra Royal de Wallonie les 11, 13 et 15 juin 2013.

Liège. Opéra Royal de Wallonie, le 7 juin 2013. **Grétry: Guillaume Tell, 1791**. Marc Laho (Guillaume Tell), Anne-Catherine Gillet (Madame Tell), Lionel Lhote (Guesler), Liesbeth Devos (Marie), … choeurs et orchestre de l'Opéra Royal de Wallonie. Claudio Scimone, direction. Stefano Mazzonis di Pralafera, mise en scène.

Le label Paraty est distribué par Harmonia Mundi

Labels. Le label discographique Paraty est désormais distribué par Harmonia Mundi. Paraty est un jeune label, fondé en 2007 par le claveciniste et chef d'orchestre **Bruno Procopio**, afin d'impulser une nouvelle dynamique au secteur du disque classique. Créé par un artiste et dédié aux artistes, Paraty est une entreprise qui porte les valeurs de la nouvelle génération. Son objectif pricipal est de valoriser les talents de chacun dans la réalisation d'un disque minutieusement élaboré. Paraty s'attache à développer un catalogue riche s'appuyant sur un vaste répertoire, regroupant plusieurs artistes profondément attachés à l'interprétation historiquement informée. Un soin particulier est apporté à chaque projet discographique, comprenant les textes musicologiques rédigés par les spécialistes, l'iconographie sélectionnée pour un plaisir complémentaire à la musique.

En 2010, **le label Paraty** a remporté la distinction de meilleur enregistrement de l'année aux Victoires de la Musique Classique.

Les disques les plus importants de 2013 : en liaison avec l'année Rameau 2014 (250ème anniversaire de la disparition de Jean-Philippe Rameau en 1764).

L'anniversaire Rameau 2014 chez Paraty

Rameau in Caracas (musique orchestrale)
Soloists of Simón BolÍvar Symphony Orchestra of Venezuela conducted by Bruno Procopio

Lire la critique du cd Rameau in Caracas

Pièces de clavecin en concerts (musique de chambre)
Bruno Procopio, clavecin
Patrick Bismuth, violon
François Lazarevitch, flûtes allemandes
Emmanuelle Guigues, viole de gambe
Lire la critique du cd Pièces de clavecin en concerts par Bruno Procopio

---

Lavardin technologies. Amplificateur Intégré Model IT-15

Lavardin technologies. Amplificateur Intégré Model IT-15. Lavardin Technologies, excellente marque française qui depuis plusieurs années développe une gamme ciblée de produits qui séduit de plus en plus de musiciens et professionnel de la musique. Pour fêter le quinzième anniversaire du légendaire Model IT (en 2013), la marque propose ici un condensé de ses dernières techniques et découvertes. Attention pour vous mélomanes, c'est une série limitée.



Amplificateur Intégré Model IT-15

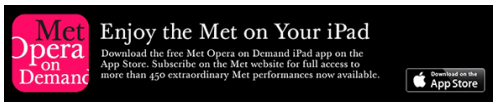
Le Model IT-15, considéré par beaucoup comme l'amplificateur parfait par sa dynamique et sa neutralité est né de l'intégration de circuits à très faible distorsion de mémoire, déjà amplement testé dans le légendaire Model IT.

La marque reste très discrète concernant ses formules et éléments internes. Je préfère d'ailleurs, parler de ma toute première expérience avec la marque : pour mes deux premiers enregistrements (Partitas de J.S.Bach – 5 Diapasons, Meilleur disque de l'année par la revue Fanfare 2004), j'ai eu l'immense plaisir de travailler avec Philippe Perrot, ingénieur du son et grand défendeur de la marque. Dès mes premières écoutes, j'ai été saisi par la précision et surtout le réalisme que cet amplificateur (Model IT) exprimait. Toute la chaleur de l'instrument et surtout le timbre boisé du clavecin utilisé était là très fidèlement restitué. Le point le plus saisissant était la couleur des harmoniques, souvent

étincelant dans d'autres appareils ou plus souvent aplati, dans ce système finement assemblé autour d'un Model IT Lavardin, j'avais un rendement parfois plus riche que l'écoute derrière mon pupitre.
Une expérience qui m'a conduit à monter mon propre label discographique et a avoir une profonde admiration envers des industries qui subliment notre art. Bruno Procopio (label Paraty).

Plus d'infos sur le site Lavardin technologies

Internet. Les archives du Met à la demande



Internet. Les archives du Met à la demande. Les archives vidéo (et audio) du Metropolitan Opera de New York chez vous directement sur votre écran d'ordinateur. Non content d'offrir dans les salles de cinéma, ses directs live (haute définition, qualité de l'image, confort du fauteuil dans des salles au son amplifié), le Metropolitan Opera de New York amplifie sa présence sur le web et ouvre son catalogue d'archives vidéo sur sa page à la demande. Depuis votre ordinateur ou votre grand écran connecté sur la toile, découvrez les grands moments de spectacle qui ont fait et perpétuent aujourd'hui la légende lyrique à New York.

Quelques exemples de titres et productions disponibles proposés dans l'abonnement payant : Aida avec Alagna, Borodina (HD 2012, Luisi), ou celle avec Price (Levine, 1985), Andrea Chénier avec Ghuleghina, Pavarotti (1996, Levine), Anna Bolena

(HD 2011 avec Anna Netrebko), surtout Ariadne auf Naxos de Strauss avec Jessye Norman, Battle, Troyanos, King (1988, Levine, récemment ajouté), Armida de Rossini avec Renée Fleming (HD 2010) … et tant d'autres, pour un catalogue qui ne cesse de s'enrichir encore.

Le site comprend aussi pour la même offre des archives audio absolument prometteuses là encore, comptant productions légendaires et inédits stimulants comme cette Hélène égyptienne de Richard Strauss (2007, Luisi avec Voigt, Damrau, Grove…), Antony and Cleopatra de Samuel Barber (1966, Schippers avec Leontyne Price, Thomas, Diaz…)…

l'abonnement

Il vous en coûtera 149,99 $ par un an, ou 14,99 $ par mois (toute zone géographique, accès web et iPad). Actuellement, une offre de bienvenue de 7 jours est aussi proposée gratuitement !

L'inscription est gratuite, l'offre découverte 7 jours facile à réaliser et le catalogue très très riche. Alors n'hésitez plus.



Explorez la nouvelle saison 2020 – 2021 du Metropolitan Opera New York ici